

## L' INFLUENCE DES USAGES LITTÉRAIRES SUR L'ÉCRITURE DES DOCUMENTS : PERSPECTIVES

Jean-Luc Fournet

Depuis quelques années une tendance s'est affirmée, qui consiste à réduire l'opposition entre papyrologies littéraire et documentaire en tentant, quand c'est possible, d'analyser un papyrus littéraire dans les relations qu'il entretient avec des archives, en un mot de faire de ce texte un document.<sup>1</sup> Tout en restant à cette intersection si fertile, je crois que la démarche inverse devrait être poussée plus avant : celle qui considère le document sous l'angle du littéraire. Certes on s'est déjà essayé ponctuellement à étudier les influences littéraires sur certains genres documentaires, mais du seul point de vue du contenu<sup>2</sup> ou - plus rarement encore- de l'écriture ; aucun examen systématique n'a été entrepris, prenant pour objet les signes diacritiques, "prosodiques" -je prends le terme dans le sens que lui donnaient les grammairiens anciens,<sup>3</sup> - qui, inventés pour l'étude et la lecture des textes littéraires, ont pénétré le domaine du document. Je me limiterai au surlignement, à l'apostrophe, à l'hyphen et surtout aux accents et esprits. Or c'est par l'étude de ces petites unités annexes de l'écriture que peut se mesurer objectivement l'influence du littéraire sur la rédaction des documents, influence jusqu'ici négligée : ainsi il est courant de lire que les accents et les esprits sont absents des papyrus documentaires.<sup>4</sup> Or l'étude du dossier de Dioscore d'Aphrodité m'a montré que non seulement ils existent, mais qu'ils ne sont pas vraiment rares, ce qui amène à nuancer l'opposition traditionnelle entre littéraire et documentaire. Je me bornerai ici, en m'appuyant sur le dossier de Dioscore, à présenter quelques perspectives d'une recherche qui en est à ses préliminaires.

La première réside dans la chronologie : les signes précités, inexistant, dans les textes documentaires, à l'époque ptolémaïque, font des apparitions très sporadiques à l'époque romaine et n'acquièrent une certaine fréquence qu'à la période byzantine. Cette évolution résulte de la conjonction d'une double tendance, à la fois graphique et culturelle :

-graphique : l'érosion progressive de la pure *scriptio continua*, source de mécoupures, donc de mélectures. Le risque était plus important pour les textes littéraires, surtout poétiques en vue desquels Aristophane de Byzance passe pour avoir développé son arsenal de signes prosodiques ; les rédacteurs de documents y ont emprunté peu à peu ce qui pouvait faciliter la lecture, selon le principe de la διαστολή ("séparation" de séquences amphiboliques). C'est le cas de l'apostrophe (ou du point) à valeur diastolique qui apparaît dans les documents après la

<sup>1</sup> Cf. d'un point de vue général W. Clarysse, 'Literary Papyri in Documentary Archives', *Egypt and the Hellenistic World* (*Studia Hellenistica* XXVII, Louvain 1983), p. 43-61 ; et pour l'application d'une telle démarche D.J. Thompson, 'Ptolemaios and the 'Lighthouse' : Greek Culture in the Memphite Serapeum', *PCPS* 213(1987) 105-121.

<sup>2</sup> Cf. par exemple -pour ne citer qu'une publication récente- Arkady B. Kovelman, 'From Logos to Myth : Egyptian Petitions of the 5th-7th Centuries', *BASP* 28(1991) 135-152.

<sup>3</sup> Cf. le *Περὶ προσφιδῶν* (supplément à l'*Ars grammatica* de Denys) : προσφῖδια εἰσὶ δέκα · ὀξεῖα ᾿, βαρεῖα ᾿, περισπωμένη ᾿, μακρά ᾿, βραχεῖα ᾿, δασεῖα ᾿, ψιλὴ ᾿, ἀπόστροφος ᾿, ὑφέν ᾿, ὑποδιαστολή ᾿ (*Gr.Gr.* I<sup>1</sup>, p. 105-106, 1, éd. Uhlig). On se reportera à l'étude de B. Laum, *Das alexandrinische Akzentuationssystem*, Paderborn 1928, p. 99-141.

<sup>4</sup> Cf. par exemple V. Gardthausen, *Griechische Paläographie*<sup>2</sup>, Leipzig 1913, II p. 389 : "Akzente fehlen in den Papyrusurkunden" ; O. Montevecchi, *La Papirologia*<sup>2</sup>, Milan 1988, p. 62 : "Nel testo non sono segnati né spiriti né accenti, se si tratta di documenti", etc. Fr. T. Gignac, *A Grammar of Greek Papyri of the Roman and Byzantine Periods*, I (Milan 1976), p. 327, n. 1, ne cite que trois documents accentués.

négation οὐκ/οὐχ<sup>5</sup> ou entre des consonnes principalement géminées (τ'τ, γ'γ, λ'λ).<sup>6</sup> Sa fréquence augmentera pendant tout le Bas-Empire pour culminer dans les textes d'époque arabe (je renvoie au dossier d'Aphroditô du VIIIe s. <sup>7</sup>).

-culturelle : le développement de la formation scolaire et de la culture livresque, atteignant son point fort à l'époque proto-byzantine. Elle se manifeste au niveau collectif par l'adoption généralisée dans l'écriture de tous les jours de certains usages limités jadis à l'enseignement de la grammaire et à la littérature. C'est le cas du surlignement présent très tôt dans les manuels de grammaire pour démarquer un mot qui n'a pas la même valeur littérale ou syntaxique que son entourage<sup>8</sup> et qui, probablement par le biais des textes scripturaires et de la littérature patristique,<sup>9</sup> entre dans la pratique documentaire dès le Ve s., au-dessus des anthroponymes et toponymes à consonance non grecque.<sup>10</sup>

D'autres signes sont plus rares (les accents et les esprits) et leur interprétation fait apparaître un élément subjectif et individuel : on manifeste volontiers sa culture, à l'époque byzantine, par l'utilisation, dans l'écriture quotidienne, de signes prosodiques qui, parce que réservés aux livres, font chic. Ainsi, par un piquant renversement, l'accentuation, inventée pour faciliter la lecture et l'interprétation de certains textes et confinée pour cela à l'étude scolaire,<sup>11</sup> devient la marque par laquelle on affirme sa culture et on confère au texte écrit un certain prestige. Ces signes prosodiques offrent donc un critère d'évaluation assez objectif de la culture du scripteur. Ainsi en me limitant aux documents des P.CairoMasp. et P.Lond. V (papyrus d'Aphrodité), je relève 53 accents et esprits présents dans 16 papyrus : 35 apparaissent dans des papyrus de la main de Dioscore,<sup>12</sup> 8 dans une copie très fidèle qu'un

<sup>5</sup> Cf Apollonios le Dyscole, *De Pron.* (=Gr. Gr. II<sup>1</sup>, p. 52, 5-7). Le plus ancien exemple est donné par un papyrus d'Herculanum (cf. W. Crönert, *Memoria graeca Herculanensis*, Leipzig 1903, p. 9) : il devance donc de beaucoup l'usage documentaire.

<sup>6</sup> Ce type d'apostrophe a été diversement interprété : pour les uns (B. Laum, *o.c.* [n. 3] p. 417), elle facilite la lecture visuelle (évitant qu'on ne lise π ou μ à la place de ττ / γγ ou λλ) ; pour d'autres (C. Bonner, *The Homely on the Passion by Melito Bishop of Sardis*, Philadelphie 1940, p. 11), elle a pour but d'aider à la bonne coupe des syllabes dans la prononciation. Il est probable que les deux finalités se soient entremêlées. Une étude, comme le souhaitait V. Martin (P.Bodm.II p. 26), reste à faire pour éclairer la chronologie et la fonction de cet usage.

<sup>7</sup> P.Lond. IV 1332-1405 : l'apostrophe et le point prolifèrent à l'intérieur comme à l'extrémité finale de nombreux mots. Leur valeur est encore loin d'être claire.

<sup>8</sup> Cf. dans le corpus d'A. Wouters (*The grammatical Papyri from Graeco-Roman Egypt. Contributions to the Study of the 'Ars Grammatica' in Antiquity*, Bruxelles 1979) le n°1 (P.Yale I 25) datant du Ie s. apr., etc.

<sup>9</sup> Je fais allusion aux *nomina sacra* dans lesquels le surlignement signale à l'attention du lecteur le traitement non littéral qu'il devra faire de la séquence (cf. A.H.R.E. Paap, *Nomina Sacra in the Greek Papyri of the first Five Centuries A.D. The Sources and some Deductions*, P.Lugd. Bat. VIII, Leyde 1959, p. 2 et 124) et surtout -pour la similitude d'emploi avec les papyrus documentaires- aux noms propres hébreux surlignés, comme dans les P.Bodm. VII (p. 3, l. 11 ; p. 5, l. 4), VIII (p. 12, l. 14 ; p. 15, l. 11), X (p. 52, l. 13) et XIII (p. 49, l. 10-15), tous du IIIe s.. La même pratique est attestée en latin, dans les écrits de Jérôme : cf. A. Souter, 'Greek and Hebrew words in Jerome's Commentary on St Matthew's Gospel', *HTR* 28(1935) 1: "In the autographs of these works, it was his custom to place a line over the top of such words, as a sign that they were foreign (...) Good early Mss of his works in many cases preserve these horizontal lines".

<sup>10</sup> Le fait, bien que non systématique, est extrêmement fréquent dans les papyrus d'Aphrodité comme l'a remarqué J. Keenan, 'On Language and Literacy in Byzantine Aphroditô', *Proc. of the XVIII Int. Congr. of Pap.*, Athènes 1988, II, p. 162.

<sup>11</sup> Cf. O. Bouquiaux-Simon, 'P.Mil.Vogl. 14 + PSI XV 1457 (*Iliade* VII 232-239, 244-250, 254-265)', *Miscellanea papyrologica, Papyrologica Florentina* XIX, Florence 1990, p. 112-113.

<sup>12</sup> P.Cairo Masp. I 67002, I 5 ; 19 ; II 7 ; III 20 ; 67031, 11 ; 67097, 52 ; 72 ; II 67166, 9 ; 67170, 11 ; III 67283, I 11 ; 67295 (de la main de Dioscore, d'après ma collation de l'original), I 6 ; 11 ; 24 ; 27 ; 28 ; II 2 ; 9 ; 10 ; III 8 ; 10 ; 13 ; 14 ; 16 ; 25 ; 26 , 67325, 7 ; P.Lond. V 1677, 36 ; 1708, 17 ; 69 ; 171 ; 221 ; 245.

inconnu a faite sur un modèle écrit par Dioscore.<sup>13</sup> Donc 81% des accents et esprits, dans un dossier qui compte des papyrus de très nombreuses mains, sont dus à Dioscore, ce qui ne fait que confirmer par une approche paléographique la culture du personnage connue depuis longtemps par la démarche littéraire. Les 9% restants, parce que disséminés, sont peu significatifs, à l'exception d'un groupement observable dans une lettre (P.CairoMasp. I 67077<sup>14</sup>) : or est-ce une coïncidence que le rédacteur parle, à la l. 13, de "son maître, le *grammaticos* " ?

Il est possible d'aller plus loin et de déceler, dans l'emploi de tel signe, l'influence de certains genres littéraires sur le scripteur. Ainsi l'usage de l'apostrophe après des anthroponymes non grecs terminés par une consonne<sup>15</sup> trahit une imprégnation de la littérature chrétienne où elle est fréquente dès la fin du IIe s. après les noms hébreux.<sup>16</sup> Le recours à l'*hyphen*,<sup>17</sup> lui, oriente plutôt vers la littérature classique et surtout poétique.

Un autre intérêt de cette étude est de pouvoir évaluer le degré de valeur littéraire prêtée par le scripteur au document qu'il rédige. Les types documentaires les plus représentés dans mon relevé des accents et esprits sont la pétition<sup>18</sup> et la lettre,<sup>19</sup> deux genres qui se situent, surtout au Bas-Empire, à la frange du littéraire, accédant même pour le second au rang d'oeuvre à part entière<sup>20</sup> : ainsi pour schématiser, le recours à un vocabulaire poétique ou à des citations homériques<sup>21</sup> a pour contrepartie paléographique l'usage d'accents, d'esprits et de points. La plus forte concentration de signes prosodiques dans le P.CairoMasp. III 67295, rouleau contenant une pétition et deux lettres, trahit même la nature anthologique de ce papyrus, petit corpus constitué par Dioscore pour prendre place dans sa bibliothèque.<sup>22</sup>

Que dire des autres textes ? La présence d'accents et d'esprits n'y est jamais innocente : elle semble indiquer que le *διήγημα ἀποκηρύξεως* conservé par le P.CairoMasp. I 67097

<sup>13</sup> P.CairoMasp. II 67151, 29 ; 115 ; 195 ; 248 ; 252 ; 262 (je ne compte pas le οἰς de 225 dont la valeur n'est pas claire). Jean Maspero n'a transcrit que la copie (P.CairoMasp. II 67151), ce qui interdit de comptabiliser les esprits et accents qui doivent se trouver dans l'original de Dioscore (P.CairoMasp. II 67152).

<sup>14</sup> L. 11, 13, 16, 18. On remarquera, de plus, l'usage répété du iota adscrit (l. 8, 9, 11, 13, 14, 15, 18), qui appartient, à partir du IIe s. (cf. W. Clarysse, 'Notes on the Use of the Iota adscript in the Third century B.C.', *CdE* 51[1976] 150-166 et surtout 150-151), exclusivement à la pratique littéraire et qui peut donc constituer un autre critère d'évaluation culturelle au même titre qu'accents et esprits.

<sup>15</sup> P.Lond. V 1691, 4 et 16 : Ψιμωνωβερτ' ; PSI VIII 933 (*idem*) ; P.CairoMasp. I 67090, 1 : Ενωχ'.

<sup>16</sup> Cf. Turner, *GNAW* 2, p. 11. On citera, parmi les plus anciens, Van Haelst 315 (fin IIe/déb. IIIe s.), 293 (IIIe s.), 497 (IIIe s.), 426 (IIIe s.), 548 (IIIe s.), 599 (IIIe s.), 284 (fin IIIe s.).

<sup>17</sup> P.Lond. V 1708 (main de Dioscore), 110 : ε̅νοικειω, L'*hyphen*, placé au-dessus contrairement à l'usage décrit par les grammairiens (cf. *De Prosodiis, Gr.Gr.* I<sup>1</sup>, p. 113, 5-114, 1) prévient une éventuelle mécoupure (ε̅ν οικείω au lieu de ε̅νοικείω).

<sup>18</sup> P.CairoMasp. I 67002, III 67283, 67295 (pages I et II), P.Lond. V 1677.

<sup>19</sup> P.CairoMasp. I 67077, II 67200, III 67295 (page III).

<sup>20</sup> Si l'on a très tôt constitué des recueils de lettres, indice de la dimension littéraire prêtée à ce genre, il n'en va pas de même des pétitions. Pourtant, elles n'échappent pas totalement à la mise en corpus si caractéristique de la vie culturelle d'époque tardive : ainsi une pétition, au prix de légères retouches, pourra rentrer dans un recueil épistolaire (cf. l'*Ep.* 104 de Basile). De plus, les *prooimia*, parties les plus littéraires dans les pétitions, ont dû probablement faire l'objet de compilations, comme l'indiquent peut-être le P.Monac. III 1 et les recueils de *prooimia* bien postérieurs (cf. R. Browning, *Notes on Byzantine Prooimia, Wiener byzantinische Studien*, I, supplément, Vienne 1966 : au sujet de l'*Oxon. Barocci* 131 du XIIIe s. Ce n'est pas une coïncidence si ce double recueil de préambules est accompagné d'un petit corpus de lettres-modèles). Sur la forte valeur littéraire des pétitions, cf. l'article de Kovelman cité n. 2.

<sup>21</sup> P.CairoMasp. III 67295, III 2 (=II. VIII 539) ; III 28 (=II. II 489) ; I 67002, III 14-16 (échos de l'III. XVI 156-163).

<sup>22</sup> Cf. J. Maspero, 'Horapollon et la fin du paganisme', *BIFAO* 11(1914) 173-174 et O. Masson, 'A propos d'Horapollon, l'auteur des *Hieroglyphica*', *REG* 105(1992) 231-236.

verso D (main de Dioscore) n'est probablement pas un authentique acte juridique, mais un exercice de rhétorique, un "morceau de littérature"<sup>23</sup> comme le pensait l'éditeur pour des raisons de contenu.<sup>24</sup> Elle incite à voir dans le P.CairoMasp. II 67151 (testament de Fl. Phoibammon) -et peut-être dans les testaments byzantins en général-, plus qu'un simple acte notarial, mais un texte très travaillé, aux connotations littéraires très nettes, offrant une présentation idéalisée du futur défunt dans l'expression ultime, donc essentielle de sa volonté.

Enfin, cette étude intéresse l'histoire de la prosodie appliquée, bien différente des présentations abstraites et synchroniques que nous livrent les grammairiens anciens. Ces derniers, en effet, nous font la liste des signes prosodiques sans que nous puissions savoir lesquels furent prioritairement utilisés, et ce à diverses époques. Or leur relative rareté dans les textes documentaires confère à ceux qu'on y lit une signification accrue. Ainsi les 53 signes mentionnés ci-dessus se répartissent en 35 esprits (32 rudes/3 doux) et 18 accents (tous circonflexes). On voit que la plus grande rareté de l'esprit doux, constatée depuis longtemps par la papyrologie littéraire,<sup>25</sup> est ici radicalisée : le doux n'apparaît que dans 8, 6% des cas où l'esprit est marqué, qui plus est dans un texte (P.CairoMasp. III 67295) dont on a vu qu'il n'a pas vraiment le statut de document, et toujours sur la négation οὐ.<sup>26</sup> Si le doux n'est quasiment pas employé, c'est qu'on jugeait inutile de marquer graphiquement l'absence d'aspiration. Son statut de signe prosodique n'est donc pas totalement reconnu dans la pratique. Quand il apparaît, c'est pour prévenir l'amphibolie, (la négation οὐ pouvant se confondre avec le relatif οὗ).<sup>27</sup> La différence de forme des deux esprits confirme cette analyse : alors que le rude a toujours la forme arrondie qui est la nôtre, le doux garde son tracé initial en forme de demi *êta* (Α),<sup>28</sup> comme si la forte utilisation du premier avait hâté son évolution paléographique contrairement au second qui, parce que rarement usité, a préservé son *ductus* originel.<sup>29</sup>

L'esprit rude s'observe sur 32 mots, toujours -à deux exceptions près<sup>30</sup>- l'article<sup>31</sup> ou des mots subordonnants,<sup>32</sup> autrement dit sur des mots grammaticaux. Voilà qui laisse entrevoir une très forte influence de l'enseignement scolaire, soucieux, du moins pour les mots-outils, de perpétuer le respect de l'aspiration à une époque où la différenciation entre aspiration et absence d'aspiration n'est plus vraiment ressentie, comme en témoignent de nombreuses graphies dans les papyrus documentaires.<sup>33</sup> La même constatation peut être faite pour les

<sup>23</sup> L'expression est d'E. Cuq, 'Un nouveau document sur l'apokéryxis', *CRAI* 39(1913) 220.

<sup>24</sup> P.CairoMasp. I 67097 v. D, comm. à la ligne 31. Cf. la discussion contradictoire d'E. Cuq, *l.c.* (n. précédente), p. 218-229.

<sup>25</sup> Turner, *GNAW* 2, p. 12.

<sup>26</sup> III 13, 25 et 26. Dans le dernier cas, il s'agit d'οὐδέ et l'esprit paraît se restreindre à un trait horizontal (οὐδε).

<sup>27</sup> Cf. Laum, *o.c.* (n. 3), p. 329. On remarquera qu'il s'agit d'un cas traité dans les scholies homériques, donc abordé à l'école dans l'explication des poèmes d'Homère.

<sup>28</sup> Cf. Laum, *o.c.* (n. 3), p. 128-131.

<sup>29</sup> Cf. Laum, *o.c.* (n. 3), p. 131, donne une autre explication, de nature graphique, de cette différence observable aussi dans les papyrus littéraires.

<sup>30</sup> ὄλον (P.CairoMasp. I 67077, 11 ; 67110, 14 où l'esprit a la forme d'un trait horizontal) et ὑπομυνη[σ]κον[τα] (P.CairoMasp. I 67031, 11).

<sup>31</sup> ὄ (P.CairoMasp. I 67077, 16 ; 18 ; II 67155, 17 ; 18 ; 67200, 3) et οἱ (III 67295, I 11).

<sup>32</sup> ἄς (P.CairoMasp. III 67295, II 9 ; 10 ; P.Lond. V 1677, 11), ἀτινα (P.Lond. V 1708, 69), ἦς (P.CairoMasp. III 67295, III 10), ὄ (P.Lond. V 1708, 17), ὄθεν (P.CairoMasp. I 67097, 52 ; II 67151, 262 ; III 67283, I 11), ὄπερ (P.CairoMasp. I 67097, 72 ; II 67151, 252, P.Lond. V 1677, 36), ὄπως (P.CairoMasp. III 67295, I 28 ; III 16), ὄσα (*ibid.* I 11), ὄσον (*ibid.* III 8), οὐ (*ibid.* I 27), ὠ (*ibid.* III 14), ὠν (*ibid.* II 2), ὠς (P.CairoMasp. II 67151, 248 ; III 67295, I 6 ; 24 ; 27).

<sup>33</sup> Cf. Gignac, I, p. 133-138, qui recense à la fois les cas d'oubli de l'aspiration (p. 134-135) et ceux où elle est introduite par erreur (p. 135-137).

accents parmi lesquels seul le circonflexe est représenté<sup>34</sup> : n'est-ce pas là la trace d'un enseignement qui fait -les papyrus le montrent- une place importante aux verbes contractes dont le circonflexe est une des marques les plus caractéristiques? Ne peut-on y voir aussi la preuve d'une attention toute particulière portée à la transformation de l'aigu en circonflexe dans certains paradigmes? Un fait est sûr : le circonflexe, comme l'esprit rude, ne joue plus un rôle préventif contre l'amphibolie, fonction originelle des signes prosodiques.<sup>35</sup> Et ce ne serait pas le moindre intérêt d'une telle recherche que de souligner la croissante indépendance de la "prosodie documentaire" par rapport à sa mission primitive au point de faire de ces signes non des béquilles pour le lecteur, mais un ornement culturel dont le rédacteur s'offre le luxe.<sup>36</sup>

<sup>34</sup> Contrairement aux lettres des archives de Théophanès qui comportent un certain nombre d'aigus et de graves (cf. par exemple P.Herm. Rees 6). Dans notre dossier (P.CairoMasp. et P.Lond. V), les cas d'accents circonflexes sont les suivants : P.CairoMasp. I 67002, I 5 ; 19 ; II 7 (ῶν) ; III 20 (μανιῶν) ; 67077, 13 (τῶι γραμματικῶι) ; 67120, 4 (Ροδοῦν) ; II 67151, 29 (ζῶ) ; 115 (μιᾶ) ; 195 (αξιῶ) ; 248 (θαρρῶ) ; 67166, 9 (ορνιθᾶ) ; 67170, 11 ([?Φυ]τοκοιλῆ) ; III 67325, 7 ([Π]ῶᾶ) ; P.Lond. V 1708, 171 (ῶσιν) ; 221 (ορᾶ et ῶν) ; 245 (οῖς).

<sup>35</sup> Πρὸς τε διαστολὴν τῆς ἀμφιβόλου λέξεως, nous dit l'auteur du *Περὶ τῆς τῶν τόνων εὐρέσεως καὶ τῶν σχημάτων αὐτῶν* (cf. Laum, *o. c.* [n.3], p. 100, 1).

<sup>36</sup> Ainsi, dans l'un des plus vieux documents comportant des accents et des esprits (P.Lugd. Bat. XVII 14, Il s.), les trois occurrences d'un esprit sont destinées à supprimer toute ambiguïté (l. 5 : η ; l. 15 : η η ; l. 24 : ους ουκ. Les deux derniers cas sont à cet égard significatifs). Deux siècles plus tard, dans les lettres du dossier de Théophanès, accents et esprits voient leur nombre considérablement augmenté : à côté des emplois "antiampiboliques" (cf. par exemple P.HermRees 5 : εὐθύμει pour éviter qu'on ne lise εὐθυμεί), la majorité d'entre eux relève de la tendance "culturelle". C'est cette tendance qu'illustrent presque exclusivement les papyrus d'Aphrodité au VIe s.